



HAL
open science

Ecarter de nous la souffrance. Enjeux d'une obsession contemporaine de l'organisation du travail

Christine Noël Lemaître

► To cite this version:

Christine Noël Lemaître. Ecarter de nous la souffrance. Enjeux d'une obsession contemporaine de l'organisation du travail. 2019. halshs-02492310

HAL Id: halshs-02492310

<https://shs.hal.science/halshs-02492310>

Submitted on 26 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ecarter de nous la souffrance :

Paradoxes et enjeux d'une obsession dans l'organisation du travail contemporaine

Christine Noël Lemaître

Mon interrogation liée à la prolifération des discours sur la souffrance au travail est née d'une conférence prononcée par Pierre Yves Gomez, économiste et historien des idées, où il présentait ce qui était son dernier ouvrage, *Le travail invisible, enquête sur une disparition*. Au tout début de sa conférence, qui date de 2015, il partait de l'affirmation d'un paradoxe entre deux éléments :

1^{er} élément : les conditions de travail n'ont jamais été aussi douces dans l'histoire en raison de la conjonction de plusieurs facteurs techniques et juridiques principalement. La technique a permis de réduire la pénibilité de nombreuses tâches, si on compare par exemple la nature des tâches des ouvriers des manufactures de la fin du dix-neuvième siècle avec celles des ouvriers des usines dites 4.0, on aurait du mal à affirmer que la souffrance des seconds dépasse celle des premiers. Le développement d'une législation du travail a permis d'améliorer les conditions de travail (en imposant par exemple des limites à la durée du travail ou au pouvoir disciplinaire de l'employeur).

2^{ème} élément : la souffrance au travail semble n'avoir jamais été aussi vive (cette affirmation est documentée par des statistiques liés aux cas de burn-out, de dépressions, de troubles musculo-squelettiques, les suicides sur les lieux de travail...). Cette plainte émerge de secteurs d'activité très diversifiés (économie sociale et solidaire, administration publique, entreprises privées, auto-entrepreneurs...) au travers des nombreuses études menées par les sciences du travail ou des produits de l'industrie culturelle, tels que le dernier film de Kenn Loach, *Sorry I missed you*.

Pierre Yves Gomez dans *Le travail invisible*, comme dans son dernier ouvrage, *L'esprit malin du capitalisme*, explique ce paradoxe apparent par le fait que les organisations du travail proposées par nos sociétés globalisées et néolibérales auraient oublié le travail vivant, générant ainsi une souffrance liée à un étouffement de ce qui dans le travail peut être source d'épanouissement. Ce paradoxe soulevé par Pierre-Yves Gomez m'interroge depuis quatre ans. Mais je ne peux me satisfaire de la réponse qui est proposée.

Vous l'aurez compris, je vais m'intéresser aujourd'hui moins à la souffrance au travail, qu'au *discours sur la souffrance au travail* c'est-à-dire à l'abondante littérature qui a émergé depuis les années quatre-vingt principalement en psychologie mais plus généralement dans toutes les sciences humaines, *en tentant de comprendre quelle est la signification et les raisons de ce discours généralisé sur la souffrance au travail*. Je ne m'interrogerai donc pas sur l'évidence (ou non) de la souffrance au travail en prenant pour acquis qu'elle existe et qu'elle est authentique. Que la souffrance ressentie par l'enseignant TZR affecté en ZEP ou le policier qui passe ses week-ends à contenir les manifestations de gilets jaunes soit plus ou moins grande que celle exprimée par Simone Weil dans le *Journal d'usine* ne m'intéresse pas aujourd'hui. D'ailleurs, je ne suis pas certaine de la possibilité ni même de la pertinence de la comparaison historique de la souffrance.

La question que je poserai donc aujourd'hui est la suivante : pourquoi parle-t-on autant de souffrance au travail ? Comment comprendre cette exacerbation du discours sur la souffrance au travail ?

Je structurerai mon analyse en trois temps :

- Une clarification des termes clefs : qu'est-ce que la souffrance ?
 - Que faut-il entendre par souffrance au travail ? d'où est née la notion de la souffrance au travail ?
 - Que révèle en pleine lumière l'omniprésence du discours sur la souffrance au travail ?
- Je m'autoriserai ici la formulation d'une hypothèse que je soumettrai à votre critique.

I- Qu'est-ce que la souffrance ?

La souffrance doit tout d'abord être distinguée de la douleur, du malheur et de la santé.

a) Souffrance et douleur :

En ouvrant un dictionnaire, nous apprenons que la souffrance est *l'état de celui qui éprouve une douleur de manière prolongée*. Si en sortant de cette conférence, Isabelle me claque la porte sur la main, il est probable que j'en ressentirai une vive douleur qui s'effacera plus ou moins vite. Je dirai que j'ai eu mal, je ne dirai pas que j'ai souffert. Il y aura souffrance si je

garde de cet accident une douleur qui dure et qui impacte ma vie quotidienne. Et en général on parle de souffrance pour une douleur chronicisée et généralisée qui affecte en le réduisant l'usage qu'il m'est possible de faire de mes facultés. L'étymologie de la souffrance ancre d'ailleurs cette notion non dans le simple fait d'éprouver une douleur mais dans la capacité d'un individu à la tolérer. La consultation du Chantraine pour le grec et du Ernout et Meillet pour le latin nous apprend que Souffrance vient ainsi de *pherô* (*pherein* = en grec porter, supporter) et de *ferre* (lui-même issu de *fero en latin*) qui a donné *suffere* qui est le fait d'endurer, de supporter, de tolérer et qui désigne ainsi une certaine passivité. Les deux proviennent d'une même racine indo-européenne *B^hER- [1], « porter, apporter ».

[pour le fun : paschein : plutôt souffrir, algein : plutôt avoir mal (douleur) , lupo-ô, plutôt souffrir psychologiquement, par ex. avoir du chagrin (lupè=chagrin, tristesse, affliction)].

La souffrance est une douleur qui pose problème au vivant parce qu'elle l'empêche de poursuivre son activité en affectant le soi dans son unité et dans son intégrité. C'est la raison pour laquelle il y a dans les hôpitaux des centres antidouleur mais jamais de centre anti-souffrance. Les médecins peuvent éventuellement lutter contre la douleur, afin d'éviter qu'elle n'altère ce qu'ils appellent la « qualité de vie ». Mais ils sont démunis quand il s'agit de prendre en charge la souffrance, qui est avant tout l'expérience humiliante de la dégradation de sa capacité d'action (je dis capacité d'action pour ne pas parler de « pouvoir d'agir » car je ne veux pas m'enfermer dans la perspective spinoziste, ni dans celle que Yves Clot développe dans la clinique de l'activité à partir de Spinoza). On retrouve cette idée selon laquelle la souffrance se perçoit comme une incapacité à faire face à la douleur, à la tolérer, dans le roman de Goethe les *Souffrances du jeune Werther*. L'impossibilité de vivre son amour pour Charlotte devient souffrance pour le jeune Werther dans la mesure où il n'est plus maître de son cœur qui « fermente trop ». Il devient incapable d'échapper à sa nostalgie et de reprendre le cours de sa vie. « *Je traite mon cœur comme un petit enfant malade*, écrit-il. *Je lui cède en tout* ». La souffrance affecte la capacité de contrôle de nos sensations qui viennent étouffer la dynamique vitale.

Ainsi, il est compréhensible que la douleur soit plutôt utilisée pour qualifier une atteinte physique, tandis que la souffrance renvoie plutôt à l'ordre de la *psychè*. C'est ce que nous dit Paul Ricoeur dans le texte publié en 2013 « *La souffrance n'est pas la douleur* ».

« *C'est à des signes, donc à la sémiologie que psychiatrie et phénoménologie s'adressent d'un commun accord pour justifier leur emploi distinct des termes douleur et souffrance ; on*

s'accordera donc pour réserver le terme douleur à des affects ressentis comme localisés dans des organes particuliers du corps ou dans le corps tout entier, et le terme de souffrance à des affects ouverts sur la réflexivité, le langage, le rapport à soi, le rapport à autrui, le rapport au sens, au questionnement (...). »

Et s'il est très artificiel de penser qu'une douleur peut être purement physique comme une souffrance serait purement psychique (parce que le corps et l'esprit ne sont pas deux substances qui n'entretiennent aucun lien l'une avec l'autre), nos représentations et notre langage commun sont fondés sur la distinction de ces deux idéaux-types comme une convention qui masque des réalités bien plus complexes.

Ricoeur analyse le phénomène de la souffrance à partir du croisement entre deux axes : un premier axe qui relie le soi aux autres, et un deuxième axe qui relie l'agir au pâtir. La distinction posée par Ricoeur me semble très intéressante parce qu'elle permet de mieux saisir l'unité de l'étiologie formulée par la psychopathologie du travail et des divers travaux développés en sciences du travail. Elle est structurante.

Pour Ricoeur, la souffrance implique en effet une crise de l'altérité. Lorsque je souffre, je ne peux viser et penser autre chose que le soi, parce que le soi est une « plaie vive » ce qui m'empêche de viser autre chose. Dans la souffrance, le lien qui me relie à l'autre est ainsi attaqué. Le monde s'efface comme horizon de représentation laissant celui qui souffre dans une solitude absolue. Les données de la psychopathologie du travail soulignent bien ce point : dans la répression psychique, le sujet est caractérisé par l'incapacité de se sentir ému ou affecté par ce qui concerne son monde habituel. Il ne trouve plus de plaisir ou de joie à ses activités habituelles. Il repousse sa famille et est incapable de s'intéresser à autre chose qu'à la cause de sa souffrance incommunicable. Dans le recueil de cas livré par Marie Pezé, *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés*, qui est un extrait de son Journal de consultation « Souffrance au travail » ouvert à Nanterre en 1997, on voit que la souffrance au travail peut se traduire par ce que les psychologues appellent une aliénation sociale (lorsque le sujet est coupé d'autrui tout en maintenant son lien au réel). L'aliénation sociale aboutit à des comportements paranoïaques comme à des bouffées délirantes, elle aboutit à des formes de dépréciations exacerbées. On trouve chez des personnes qui ont subi des formes de harcèlement au travail des manifestations post-traumatiques liées à des phases aiguës et récurrentes de dépréciation de soi pouvant aussi aboutir à une dépression. Je n'ai pas le temps

de développer mais les psychologues distinguent cette atteinte du lien entre moi et autrui caractérisant l'aliénation sociale, de l'aliénation culturelle et de l'aliénation mentale. Chaque forme d'aliénation génère des types particuliers de décompensation psychique.

Sur le deuxième axe posé par Ricoeur, la souffrance implique une diminution de la puissance d'agir. Celui qui souffre ne peut plus dire sa souffrance que par la plainte, exprimant en même temps son impuissance et un appel à l'aide. Mais il ne peut plus faire non plus. « *Un degré minime d'agir s'incorpore ainsi à la passivité du souffrir* ». Celui qui souffre se sent victime de et non plus acteur. Il est dépossédé de toute possibilité de transformation de la situation qui s'impose à lui comme un fatum. Cette incapacité à agir s'achève dans une impuissance à s'estimer soi-même. Il y a donc une gradation de la souffrance qui commence par une impuissance à dire, puis à agir et enfin à se penser comme agissant. Là encore l'analyse de Ricoeur entre en écho avec les troubles soulignés par la psychopathologie. Si nous reprenons comme exemple les récits de Marie Pezé, le premier travail du thérapeute est de libérer la parole, de permettre aux sujets de mettre en mots leur souffrance, et c'est là la condition première de leur prise en charge.

b) Souffrance et malheur

Je distinguerai également mais plus rapidement la souffrance du malheur. Le terme de malheur est un terme daté. On parle du malheur au travail à la fin du dix-neuvième siècle au début du vingtième. Ce terme a disparu du langage ordinaire au profit d'une vaste littérature sur le bonheur au travail et les autres contes pour taupes sourdes et aveugles diffusés par le management.

Le malheur est bien générateur de souffrance. Simone Weil écrit dans sa correspondance regroupée dans les *Ecrits de Londres* : « *Le malheur répandu sur la surface du globe m'obsède et m'accable* ». La souffrance émerge alors de la confrontation au malheur du monde. Et ce malheur est d'abord, pas uniquement, mais d'abord l'expérience du malheur ouvrier, qui résulte du déracinement, conçu comme un arrachement de l'homme à son milieu. Cette expérience de la souffrance qui annihile la pensée est l'objet du *Journal d'usine*.

« *Le corps est parfois épuisé, le soir, au sortir de l'usine mais la pensée l'est toujours et elle l'est davantage. (...) Combien on aimerait pouvoir déposer son âme, en entrant, avec sa carte de pointage et la reprendre intacte à la sortie ! Mais le contraire se produit. On l'emporte*

avec soi dans l'usine où elle souffre ; le soir l'épuisement l'a comme anéantie et les heures de loisir sont vaines ».

L'enfermement de l'ouvrier dans une souffrance sans fin qui lui est imposée par l'organisation du travail caractérise le malheur ouvrier :

« Malheur : le temps emporte l'être pensant malgré lui vers ce qu'il ne peut supporter et qui viendra pourtant. (...) (Chaque seconde qui s'écoule entraîne un être dans le monde vers quelque chose qu'il ne peut supporter.) » (K3, 298)

Le malheur est alors un événement qui a des conséquences douloureuses, un coup funeste du sort que l'homme ne peut supporter, ni éviter. Les notions de souffrance et de malheur sont donc liées sans être superposables. Et la disparition du terme de malheur des discours contemporains prend tout son sens. On ne parle plus de malheur puisque idéologiquement le travail n'est plus une fatalité, une nécessité, c'est un vecteur d'émancipation et d'épanouissement du sujet.

c) La souffrance et la santé

Si la philosophie en tant que thérapeutique a pu se définir comme visant une tentative de maîtrise et de dépassement de la souffrance (il est possible de penser par exemple à Epicure délivrant ses conseils dans sa *Lettre à Ménécée*, en vue « d'écarter de nous la souffrance et la peur »), force est de constater que la confrontation à la souffrance fait partie de l'expérience commune. C'est pour cela que Montesquieu écrit dans les *Lettres persanes* que « C'est à leur naissance et non à leur mort qu'il faut pleurer les hommes ». Elle est une des raisons d'être de la philosophie, sans doute la plus forte. C'est la philosophie en tant que *tetrapharmakon*.

Néanmoins, il peut sembler bien étrange, à premier égard, de penser qu'un être souffrant puisse être en bonne santé. Si on considère la santé non comme un **état** de bien-être total, physique, mental et social (c'est en l'occurrence la définition qui est proposée par l'OMS), l'être sain ne peut pas souffrir. La souffrance est ainsi le symptôme de la maladie.

Mais ce n'est pas cette définition là que les psychologues du travail retiennent de la santé. Pour Dejours, comme pour Yves Schwartz ou encore Yves Clot la santé est définie comme une expression du vivant, de ses contradictions, de ses conflits, de ses tensions, et comme la

capacité à gérer ces tensions. Alors il est possible de penser la santé non comme l'absence de souffrance mais plutôt comme la capacité de dépasser la souffrance, en manifestant sa normativité.

La souffrance serait ainsi une expérience « normale » pour l'homme, une expérience dont l'homme sain pourrait sortir triomphant parce qu'il est capable de plusieurs normes, parce qu'il est plus que normal, parce qu'il est normatif. C'est la conception de la santé au travail portée par Georges Canguilhem. « *L'homme est vraiment sain que lorsqu'il est capable de plusieurs normes, lorsqu'il est plus que normal* » (NP, p. 130). La maladie, au contraire de la santé, manifesterait un épuisement de la vie, une perte de la capacité normative, dans un milieu rétréci. Ici la définition canguilhemienne de la santé comme normativité (capacité d'infraction et d'invention de nouvelles normes qui caractérise le vivant) ne peut que nous rappeler la grande santé de Nietzsche. Le parallèle entre les deux conceptions portées par Canguilhem et Nietzsche mériterait d'être creusé (c'est mon 18^e projet en cours, mais je ne peux pas développer ce point ce soir).

Il y a pourtant une véritable inspiration nietzschéenne pour Nietzsche sur ce point. Pour le philosophe allemand, la santé ne s'oppose pas tant à la maladie qu'elle l'inclut de façon positive et en fait une opportunité en vue d'expérimenter de nouvelles valeurs et d'inventer de nouvelles normes d'action. Ce n'est qu'avec la maladie que la santé peut devenir « grande », parce que ce n'est que dans l'épreuve de la maladie que l'homme peut prendre le risque de mettre à l'épreuve ses désirs dans une lutte dont il sortira grandit. Ceux qui ont connu l'épreuve de la maladie, de la déchéance de leur corps, savent qu'il est possible de s'en sortir en disant adieu à soi-même mais en ressortant plus conscient, plus sensible, plus attentif à ce qui compte vraiment, plus vivant, en un mot plus fort. « *La grande douleur seule est la dernière libératrice de l'esprit, c'est elle qui enseigne le grand soupçon* », nous dira Nietzsche.

Nous en venons au deuxième point de ma réflexion.

II- Qu'est-ce que la souffrance au travail ?

La souffrance au travail renvoie-t-elle à quelque chose de particulier, de spécifique ? En d'autres termes, le travail est-il une activité qui devrait être « protégée de la souffrance » ? Ou

au contraire, le travail est-il par nature douloureux ou générateur de souffrance ? Certains philosophes comme Emmanuel Renault parlent plutôt de « souffrances sociales » incluant la souffrance au travail, laquelle ne serait pas teintée d'une quelconque spécificité. Emmanuel Renault définit la souffrance sociale comme « *le résultat d'une non-satisfaction durable et insupportable de « besoins de moi », que celle-ci soit due à la répression des tendances qui les prolongent, au conflit de ces tendances ou à une indisponibilité de leurs objets et une inadéquation des moyens de leur satisfaction* » (p. 308). Il emprunte la notion de besoin de moi à Winnicott, lequel a théorisé le moi à partir de la seconde topique freudienne. Peut-être que les mécanismes de la souffrance au travail ne sont-ils pas spécifiques à ce qui se joue dans le travail et qu'il y a là quelque chose qui traverse plus globalement la société contemporaine, mais je n'ai pas encore eu le temps de décortiquer l'analyse de E. Renault et je ne me prononcerai donc pas sur ce point. Je vais plus humblement questionner à partir de l'étymologie et de l'histoire de l'idée de souffrance au travail.

a) L'étymologie du travail et son lien à la souffrance

Que nous apprend l'étymologie ?

L'étymologie du terme travail appelle à une certaine confusion. Il est usuel de rappeler que l'étymologie de travail ancre la signification de ce terme dans l'idée de souffrance, ce qui n'est pas tout à fait juste en fait. Le *tripalium* est un instrument à trois pieds (ou à trois bouts de bois : pals) sur lequel on mettait les pieds des animaux à sabots (chevaux, boeufs, vaches etc) soit pour leur nettoyer les sabots soit pour les ferrer (et aussi éviter pour le maréchal-ferrand de se prendre une ruade), après cela devient un instrument de torture ou de contrainte torturante. Le travail serait ainsi une activité emportant avec elle la souffrance dans la mesure où quelle que soit l'organisation qui la structure, elle serait le fruit de la contrainte. Nous dirions en faisant usage du vocabulaire ergologique, de l'usage de soi par les autres.

Mais cette étymologie du travail est l'objet d'une discussion parmi les linguistes et les philologues. Certains, tels que André Eskenazi, doutent de l'étymologie usuellement attribuée au travail et évoquent la possibilité de rattacher le travail à *trabs* en latin qui indiquerait la rupture, le mouvement vers un but. Le travail de l'accouchement serait ainsi certes un épisode

douloureux, mais également et peut-être même surtout, un mouvement vers quelque chose d'autre, un voyage avec comme but l'issue et comme dirait l'autre : l'être-au-monde.

b) La littérature sur la souffrance au travail

La notion de souffrance au travail a émergé en psychologie dans les années quatre-vingt sous l'impulsion principale de Christophe Dejours avec la publication de *Souffrance en France et Travail : usure mentale (1980)* qui marquent l'acte de naissance des travaux consacrés à la souffrance au travail.

Dans la deuxième édition de *Souffrance en France*, Dejours rappelle les grandes dates du développement de la psychopathologie du travail qui l'ont conduit à proposer la notion de souffrance pour tenter de trouver une solution à l'enlisement dans lequel se trouvait la psychopathologie. Il fait remonter à 1973 les premières enquêtes sur la santé mentale au travail (en fait des travaux liminaires sont identifiés par D. Lhuillier dès les années 50). Ces enquêtes auraient été critiquées quant à leurs implications politiques. En 1978, les recherches sur la santé au travail seraient accusées de favoriser les préoccupations individualistes contraires à l'émancipation par le travail. La recherche en psychopathologie du travail est récusée comme foncièrement réactionnaire. Dejours aurait ainsi en 1980 dans son essai *Travail : usure mentale* récapitulé l'expérience acquise par son équipe sur le terrain et donné une nouvelle impulsion à la psychopathologie du travail, requalifiée en tant que psychodynamique en partant de l'idée qu'il ne fallait pas chercher à identifier les troubles ou les maladies générées par le travail (dans la mesure où il est très difficile d'isoler dans un trouble la part susceptible de venir du travail et) mais plutôt quelles sont les ressources et les stratégies mobilisées par les acteurs du travail pour rester en santé. Cette conception de Dejours part du postulat que le travail est une activité susceptible d'apporter tout autant de plaisir que de souffrance au sujet. Il marque les limites d'un champ d'investigation qui se distingue de celui de la maladie mentale en faisant de la notion de souffrance une alternative à la dichotomie entre folie et santé mentale. Dejours entendait ainsi couvrir un champ comportemental qui séparerait la maladie de la santé.

La souffrance au travail qui s'ancre dans une discipline bien déterminée (la clinique du travail incluant la psychodynamique du travail de Dejours et la clinique de l'activité de Clot) a été reprise et est devenue un objet d'analyse dans toutes les disciplines des sciences humaines et sociales (en sociologie De Gaulejac parle de la « société malade de la gestion », en

ergonomie...). Elle renverrait à une perte du sens du travail (logique productiviste contre qualité du travail), à un management qui aurait recours à l'auto-asservissement (ne plus imposer des contraintes mais fixer des objectifs à atteindre avec des moyens définis librement). Elle est devenue un objet politique mineur (presque indécent car contrariant ce qui doit être l'objectif économique premier de l'Etat : l'emploi), mais un objet politique malgré tout avec la Qualité de vie au travail.

J'en viens à la formulation de mon hypothèse pour comprendre la prégnance contemporaine du discours sur la souffrance au travail.

Si nous considérons que le travail a toujours été une activité douloureuse, qu'il l'est plus ou moins mais qu'il est toujours au moins en partie douloureux. Ne pourrions-nous penser que l'omniprésence de la souffrance au travail, cette explosion du ressenti de souffrance au travail est une conséquence (effet pervers) du noble mensonge par lequel les acteurs politiques et économiques font du travail la plus noble et épanouissante des activités humaines ? par lequel ils promettent aux jeunes générations (ceux que les sociologues qualifient de génération Z) émancipation et initiative ?

III- L'explosion des discours sur la souffrance au travail est une conséquence des nobles mensonges présentant le travail comme la seule activité susceptible de permettre l'épanouissement de l'homme

a) Dans l'histoire, le travail est passé d'une contrainte douloureuse à ce qui donne à l'homme sa dignité et ce qui confère un sens à sa vie

Un rapide survol de l'histoire de la philosophie moderne nous montre que le travail est passé au fil de l'histoire d'une activité nécessaire mais vile, au rang d'une activité considérée comme éminente, sorte de centre de gravité de l'existence humaine. Je n'ai pas le temps de procéder à la démonstration de ce point. Je suis contrainte de renvoyer au travail de Dominique Méda *Le travail, une valeur en voie de disparition* (1995) comme à mon propre travail de thèse (2002) qui pointe les étapes qui ont conduit à l'émergence de ce que Nietzsche désigne dans le § 173 d'*Aurore*, de la « glorification du travail », c'est-à-dire du discours louant la bénédiction du travail, noble mensonge aux arrières pensées politiques visant à faire oublier aux ouvriers leur funeste sort, à une époque (au cours de la seconde moitié du dix-

neuvième siècle) où l'économie a besoin d'une main d'œuvre abondante et docile pour faire fonctionner les manufactures en pleine expansion.

Les réflexions de Arendt, dans sa *Condition de l'homme moderne* soulignent que les formes de société qui se sont succédées dans l'histoire se caractérisent par une prévalence de certains schèmes d'activité par rapport à d'autres. Dans la *Condition de l'homme moderne*, Arendt distingue les trois activités qui composent la *vita activa* : le travail, l'œuvre et l'action. La civilisation de la Grèce antique était ainsi caractérisée par une prévalence donnée à la science et à la philosophie (à la *vita contemplativa* par rapport à la *vita activa*). Nos sociétés contemporaines sont ainsi caractérisées par une prévalence donnée à la *vita activa* et en particulier au travail.

Ainsi, l'idée selon laquelle le travail est l'activité la plus éminente de l'existence est une invention moderne qui caractérise, pour Arendt, l'avènement de *l'homo laborans*. Or, par le travail, l'homme maintient les structures et les conditions de base de la vie humaine c'est-à-dire manger, avoir un abri dans lequel vivre et dormir. Le travail permet ainsi de vivre, il est une condition nécessaire à l'existence mais n'est pas ce par quoi l'homme peut exister. En effet, par le travail, le vivant est réduit à sa fonctionnalité qui est de supporter l'existence. Le travail est l'éternelle nécessité sans laquelle il ne peut y avoir de métabolisme entre l'homme et la nature, donc de vie. Si le travail est nécessaire à la vie, il ne suffit pas pour permettre à l'homme d'exister dans le monde. D'autant plus que le temps libre de *l'homo laborans* est utilisé à consommer au-delà de ses besoins. Plus il a du temps et plus *l'homo laborans* va consommer, s'épuisant ainsi dans un processus circulaire sans fin, dans une vie futile qui ne fixe rien.

Or, le travail a pris le pas sur les autres registres de la *vita activa*, plaçant l'homme sous le joug de la nécessité. L'âge moderne marquant l'avènement de *l'homo laborans* fait ainsi courir à l'homme le risque d'une existence réduite à la seule dimension de la vie, c'est-à-dire entièrement soumise au travail. Le travail, tel qu'il est conçu par Arendt, ne peut conduire qu'à l'isolement voire, selon son organisation, à la désolation. L'isolement se distingue de la désolation. L'isolement est défini par Arendt comme la situation dans laquelle se trouve celui qui est incapable d'agir. Isoler c'est rompre les liens politiques entre les hommes, c'est ainsi empêcher l'action et le pouvoir d'agir.

Il est possible d'être isolé sans être nécessairement désolé et inversement. L'isolement est une situation qui laisse intacte la capacité ultérieure de la personne à créer du lien. C'est une situation temporaire qui peut même être exigée par les nécessités de la vie. Celui qui travaille à une œuvre pourra ainsi avoir besoin de s'isoler pour mieux se concentrer sur le faire. L'isolement ne prive pas l'homme *ad vitam eternam* de tout contact avec le monde. Il peut être supporté dans la mesure où ce contact est maintenu. Mais si la créativité, c'est à dire la capacité essentiellement humaine d'apporter du neuf à ce monde, est rendue impossible alors l'isolement devient désolation et devient proprement insupportable. Si le totalitarisme produit la désolation, le monde moderne « *où les valeurs majeures sont dictées par le travail, autrement dit où toutes les activités humaines ont été transformées en travail*¹ » est lui aussi menacé de désolation. Dans ce monde, seul demeure l'effort pour se maintenir en vie, ici et maintenant, sans nouveauté, sans durabilité, sans espoir de voir quelque chose sortir de soi pour advenir au monde. Essence du totalitarisme, la désolation serait le danger qui guette les sociétés modernes vouées au travail.

Dans la perspective arendtienne, le travail serait finalement par nature douloureux (car il nous conduit à vivre au lieu d'exister). C'est d'ailleurs ici un des points de rapprochement énigmatique entre Arendt et Weil. Pour Simone Weil, le travail est à la fois confrontation à la douleur (en ce qu'il est une expérience de la nécessité, comparable à la mort) et expérience fondamentale par laquelle l'homme éprouve sa condition. Chez Arendt, il devient souffrance en raison de son hypertrophie sociale. Une existence qui serait phagocytée par le travail perdrait de vue l'essentiel qui est de maintenir un lien entre les hommes et ne pourrait générer que de la souffrance. Chez Weil, c'est l'organisation du travail qui génère la souffrance du travailleur en les privant de leur pouvoir de penser et d'agir.

- b) Le règne de l'homo laborans a conduit à une valorisation excessive du travail dont on n'attend plus seulement qu'il nous permette de subvenir à nos besoins fondamentaux (ce qu'il ne permet d'ailleurs pas toujours) mais pour lequel on nous promet qu'il nous permettra de gagner notre dignité et d'atteindre l'épanouissement

C'est le sens des discours managériaux sur l'investissement au travail, le management par les objectifs, c'est le sens aussi du discours politique qui promet à tous un niveau d'études

¹ Ibid.

permettant d'espérer d'obtenir un travail plus valorisant. Que se passe-t-il lorsque le vécu quotidien contredit ces nobles mensonges ? et qu'il n'y a pas d'alternative ni de place pour un usage différencié de soi par soi ? Car la réalité du travail me semble être une expérience de l'usage de soi, par soi, mais surtout par les autres et pour les autres.

Où voulais-je en venir ? Quel est le sens de mon propos, si ce n'est le plaisir de jouer avec les concepts et de rappeler un certain nombre d'éléments et de références que ceux qui s'intéressent au travail savent sans doute déjà ?

Il me semble que l'hypothèse que j'ai formulée ce soir, consiste à dire que finalement la prégnance apparente de la souffrance au travail dans nos organisations contemporaines résulte en partie au moins d'attentes déçues, d'un choc de représentations généré par la société néolibérale. Une douleur peut se transformer en souffrance lorsque les marges d'action qu'on nous promet sont inopérantes et place le soi face au sentiment qu'il n'y a pas d'échappatoire à sa douleur. On comprend mieux le succès de la psychologie positive qui propose de réinitialiser les acteurs au travail en leur faisant croire que la douleur qu'ils ressentent n'est rien et que leur vécu est finalement conforme aux promesses de la société malade de la gestion, pour reprendre la formule de Vincent de Gaulejac. On comprend aussi pourquoi les gourous de la psychologie positive proposent des remèdes à peu près aussi efficaces qu'un emplâtre posé sur une jambe de bois. Reconditionner l'homme pour que sa perception des phénomènes coïncide non avec ce qu'il voit mais avec ce qu'on lui demande de voir ne peut aboutir qu'à un cataclysme intérieur, une forme d'aliénation culturelle.

Mais l'omniprésence de la souffrance au travail n'est-elle qu'une question de représentations déçues et d'attentes non satisfaites ? Peut-être pas. Et c'est ici l'analyse arendtienne, souvent travestie comme étant réactionnaire, mal comprise ou sous-estimée y compris dans la démarche ergologique qui nous met sur la voie. L'ère de l'homo laborans qui est entrée dans sa période paroxystique dans les années 90 a conduit à disqualifier toute forme d'activité qui n'est pas du travail, c'est-à-dire qui n'est pas strictement reliée au cycle production – consommation. Et cela y compris dans l'activité de travail. Qui peut se permettre de prendre du temps pour inscrire un dispositif dans la durée et marquer le faire de sa patte ? Qui peut se permettre de travailler les liens qui nous unissent les uns aux autres et font d'une collection d'individus un collectif de travail ? Prenons nous encore le temps de nous intéresser à notre collègue dans ce qui fait son individualité, son histoire singulière et ce en quoi il apporte du

neuf au monde ? L'introduction du numérique et l'absorption d'une large partie de ce que nous faisons jadis en face à face par des échanges par mail ou par téléphone a conduit à répandre dans les organisations du travail ce que Arendt appelle la désolation. Nous vivons ensemble mais sans nous voir, si ce n'est que comme une fonction utile à notre tâche productive et cette désolation en brisant le rapport du soi aux autres, brise en même temps, peu à peu, au fil de nos expériences le rapport de soi à soi qu'aucune pommade managériale ou pseudo-psychologique ne pourra restaurer.

**ECARTER DE NOUS LA SOUFFRANCE :
ENJEUX ET PARADOXES D'UNE OBSESSION CONTEMPORAINE
DANS L'ORGANISATION DU TRAVAIL**

Séminaire de l'Institut d'Histoire de la philosophie, 11 décembre 2019

Christine Noël Lemaitre

Références

Ouvrages

Dejours C. *Travail : usure mentale. Essai de psychopathologie du travail*. Première édition, 1980. Deuxième édition augmentée, 1993. Bayard.

Pezé M. *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés*. Première édition, 2008. Deuxième édition, 2010. Flammarion.

Renault E. *Souffrances sociales. Philosophie, psychologie et politique*. 2018. La Découverte.

Sivadon P., Amiel E. *Psychopathologie du travail*. 1969. Editions sociales françaises.

Articles

Dejours C. « Notes de travail sur la notion de souffrance ». *Travailler*. n°35, 2016. pp. 145-154.

Eskénazi A. « L'étymologie de Travail ». *Romania*, tome 126 n°503-504, 2008. pp. 296-372.

Ricoeur P. « La souffrance n'est pas la douleur ». in Claire Marin et al., *Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricoeur*. 2013. PUF. Pp. 13-34.

Extraits

Extrait 1

« C'est à des signes, donc à la sémiologie que psychiatrie et phénoménologie s'adressent d'un commun accord pour justifier leur emploi distinct des termes douleur et souffrance ; on s'accordera donc pour réserver le terme douleur à des affects ressentis comme localisés dans des organes particuliers du corps ou dans le corps tout entier, et le terme de souffrance à des affects ouverts sur la réflexivité, le langage, le rapport à soi, le rapport à autrui, le rapport au sens, au questionnement (...). »

P. Ricoeur, « La souffrance n'est pas la douleur », p. 14.

Extrait 2

« C'est d'abord à un paradoxe que nous semblons confrontés. D'un côté, le soi paraît intensifié dans le sentiment vif d'exister, ou mieux dans le sentiment d'exister à vif. « Je souffre – je suis ; point de ergo, comme dans le fameux cogito ergo sum. L'immédiateté paraît irrémédiable ; pas de place pour quelque « doute méthodique » cartésien. Réduit au soi souffrant, je suis plaie vive ».

P. Ricoeur, « La souffrance n'est pas la douleur », p. 16.

Extrait 3

« Je commence par l'impuissance à dire, parce que comme il l'a été souligné dès le début de la sémiologie du souffrir, alors que la douleur a son lieu dans le corps entier, le souffrir se somatise de façon élective au niveau de la mimique et plus particulièrement dans l'espace du

visage ; ainsi son expression se replie-t-elle sur le cri et les larmes. Une déchirure s'ouvre entre le vouloir dire et impuissance à dire. Et c'est dans cette faille que le vouloir dire se forge néanmoins le chemin de la plainte ».

P. Ricoeur, « La souffrance n'est pas la douleur », p. 18.

Extrait 4

« Les apologistes du travail. Dans la glorification du travail, dans les infatigables discours de la « bénédiction du travail », je vois la même arrière-pensée que dans les louanges des actes impersonnels et d'un intérêt général : la crainte de tout ce qui est individuel. On se rend maintenant très bien compte, à l'aspect du travail – c'est-à-dire de cette dure activité du matin au soir –, que c'est là la meilleure police, qu'elle tient chacun en bride et qu'elle s'entend à entraver vigoureusement le développement de la raison, des convoitises, des envies d'indépendance. Car le travail use la force nerveuse dans des proportions extraordinaires, il retire cette force à la réflexion, à la méditation, aux rêves, à l'amour et à la haine, il place toujours devant les yeux un but limité et accorde des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société où on travaille sans cesse durement jouira d'une plus grande sécurité : et c'est la sécurité que l'on adore maintenant comme divinité suprême. – Et voici (ô épouvante) que c'est justement le « travailleur » qui est devenu *dangereux* ! Les « individus dangereux » fourmillent ! Et derrière eux il y a le danger des dangers – *l'individuum* ! ».

F. Nietzsche, *Aurore* (1881), § 173.

Extrait 5

« Le travail est l'activité qui correspond au processus biologique du corps humain, dont la croissance spontanée, le métabolisme et éventuellement la corruption, sont liés aux productions élémentaires dont le travail nourrit ce processus vital. La condition humaine du travail est la vie elle-même. ».

H. Arendt, *Condition de l'homme moderne* (1958), traduction française 1961, Calmann-Lévy

Extrait 6

« Entre l'homme et l'organisation du travail prescrite, il y a parfois un espace de liberté qui autorise une négociation, des inventions, et des actions de modulation du mode opératoire, c'est-à-dire une intervention de l'opérateur sur l'organisation du travail elle-même pour l'adapter à ses besoins, voire pour la rendre plus congruente avec son désir. Lorsque cette négociation est poussée à sa limite ultime, et que le rapport homme-organisation du travail est bloqué commence le domaine de la souffrance et de la lutte contre la souffrance ».

C. Dejours, « Note de travail sur la notion de souffrance », p. 145.